

Voltaire, dans sa "Princesse de Babylone" disait des Basques que c'est "un petit peuple qui saute et danse au haut des Pyrénées". Je crois, en effet, que c'est la meilleure définition que l'on puisse donner des fêtes de Saint-Jean-de-Luz, Irun, Tolosa et Pamplona.

Pamplona, capitale de l'ancienne Vasconie fait honneur durant ses fêtes, aux paroles de Victor Hugo, quand le poète dans "L'homme qui rit", déclare que "les Basques et les Grecs sont fils du soleil".

D'une façon moins aimable, Aymeric Picaud, pèlerin de Poitou, écrivait en 1140 dans son Codex Compostelanus, que le Basque en général et le Navarrais en particulier "siffle comme le milan, chante comme le grand-duc et hurle comme le loup".

A les fêtes de chez nous, le principal élément en est la joie, le soleil, sauter et danser. Tout le reste, pour essentiel qu'il paraisse, même n'est qu'épisodique, accidentel.

Saint Fermin est le premier évangéliste de Pamplona. C'est Saint Saturnin -- Saint Zernin --, évêque de Toulouse, qui l'a baptisé. Et c'est à Amiens, dont la cathédrale lui voue aujourd'hui encore un culte spécial, qu'il a été martyrisé. C'est en son honneur que mes compatriotes promènent sa statue en procession le 7 Juillet.

Mais, l'essentiel dans ces fêtes c'est la joie de ceux qui y participent, une joie spontanée qui envahit la ville du jour au lendemain. Que dis-je d'un instant à l'autre. Quand le grand violoniste pamplonais Sarasate est mort, un observateur superficiel aurait pu croire que, étant donné le ferveur populaire qui entourait ce grand artiste, sa disparition donnerait un coup mortel aux fêtes de la San Fermin, mais il n'en a rien été. ~~Quant~~ "Le roi est mort, vive le roi". Pour les fêtes de la San Fermin, le roi à Pamplona c'est le peuple, le chant à la nature, à la vie, à la joie, à l'optimisme. S'ils ont au milieu d'eux une bouteille de cognac à demi-pleine, chacun d'eux pensera: encore une moitié à boire; mais aucun d'eux ne se dira: il n'en reste plus que la moitié. Et si le Navarrais a quelque motif de préoccupation avant les fêtes, il fait comme cet Anglais, au moment où il sort de son bureau pour partir en Week-end, on remet une lettre dont il croit qu'elle contient quelque chose de désagréable. Et l'Anglais se dit: "Je vais avoir une désagréable surprise lundi matin, en ouvrant cette lettre".

L'une des attractions des fêtes de la San Fermin, ce sont les taureaux. Et d'une manière plus particulière le spectacle barbare et primitif de ce qu'on appelle l'encierro, qui est très attachant, y compris pour ceux qui, comme moi même, ne comprennent rien aux taureaux et qui n'aiment pas beaucoup ce spectacle de sang et arène.

Mais, si les corridas disparaissaient des fêtes de la San Fermin, croyez vous que ces fêtes cesseraient pour autant d'exister? Pas du tout. Elles continueraient comme maintenant. Et d'ailleurs, comment on regarde ce spectacle à Pamplona? Il n'existe pas d'arènes en Espagne ou à Mexico où le public s'intéresse moins à ce que font les toreros qu'à Pamplona. Le gens, sur les gradins, pensent davantage à chanter, boire, sauter et manger, qu'à regarder la corrida. Dans toutes les arènes, quand le matador prend l'épée, c'est un silence quasi religieux, mais à Pamplona, ~~mmmm~~ cela arrive rarement. Si tant est que cela arrive. Les gens se mettent tous à chanter et à danser sur les gradins. C'est pour ça qu'ils sont venus. Et si vous faisiez un plébiscite parmi eux par leur demander ce qu'ils préfèrent de l'encierro ou des corridas, c'est l'encierro qui l'emporterait à une presque unanimité.

Un Navarrais, un Basque en général, prend plus de plaisir qu'à la corrida dans ce que nous appelons le "talo-jira". Ce sont ces farandoles, ces chaînes sans fin, dans lesquels hommes et femmes se tenant par le bras, courent dans les rues et les places, pénétrant dans les cafés, dans les restaurants, pour y répandre la joie de tous côtés. Ils l'imposent à tous comme un phénomène de contagion collective.

J'ai vu à Pamplona un Norvégien grand, dégingandé, à la fois intéressé et ahuri, qui a été entraîné tout à coup par une de ces chaînes, après qu'un garçon s'était approché de lui pour lui dire: "Mister, ici personne ne doit s'amuser". Et le lendemain, le Norvégien était l'un des garçons les plus brillants du groupe qui l'avait adopté. Il sautait, et dansait comme tout le monde.

La rue à Pamplona durant les fêtes, est un tour-balan dantesque. Mais il n'y a ni disputes, ni grossièreté. Aucun geste déplacé à l'égard des jeunes filles qui participent à la fête. Elles sont moins nombreuses dans les chaînes que les hommes, parce que San Fermin est surtout une fête d'hommes.

Il est une distinction essentielle entre ces fêtes et celles des autres villes, et je voudrais la marquer. A Nice ou à Monte-Carlo, par exemple, ce sont des figurants qui défilent.

A Pamplona c'est le peuple tout entier. Le chœur grec a survécu, à traversé les siècles, grâce aux fêtes de la San Fermin. Et si le peuple cessait d'y jouer son rôle, ces fêtes cesseraient d'exister. Mais tant que le peuple y participe comme acteur, il importe peu qu'il y ait des concerts, des corridos ou des encierros.

Pourquoi l'étranger se sent-il attiré d'une manière aussi irrésistible par les fêtes de San Fermin? Eh bien, je pense que l'explication de cela ne pourrait nous être donnée par un sociologue. Dans la langue basque, "arrotz" signifie aussi bien étranger que hôte. Pour mesurer l'importance de cela, il faut se souvenir qu'à Rome, "hostis" désignait à la fois l'étranger et l'ennemi.

La Déclaration universelle des Droits de l'Homme faite par les Nations Unies dans toutes les langues du monde, offre la singularité que, là où le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, et les autres idiomes utilisent le ^{concept} même "droit" (droit à la vie, à la liberté, à la sécurité, etc), en langue basque on utilise le ~~même~~ concept "devoir" comme dans le Décalogue.

Une des traditions basques, celle de l'Arbre "Malato", dont demeurent des témoignages écrits de l'époque médiévale, nie le droit de conquête, de butin, et admet seulement comme juste la guerre défensive, et cette tradition fait une obligation aux combattants basques de cloffer leurs armes à l'arbre mythique situé toujours à la frontière de la patrie. C'est là une philosophie diamétralement opposée à celles des indo-européens qui conquérèrent tout l'Occident où ils érigèrent la civilisation occidentale.

Les Basques primitifs, antérieurs à la venue des indo-européens sur notre continent, et pour lesquels hôte et étranger était une même et seule perspace, demeurèrent vivants dans leurs descendants actuels qui exultent le soleil, la vie, la jeunesse éternelle durant les Fêtes de San Fermin de la capitale de la Navarre.

Manuel de Irujo

M.B. Et maintenant le moment est venu de vous présenter l'un de ces Navarrais, de ces Basques espagnols afin qu'il nous parle lui-même des fêtes de Pamplona.

(1)

"Manuel de Irujo est un ancien ministre de la République espagnole; réfugié en France, il dirige la Délégation basque de Paris.

M. Irujo nul n'était mieux désigné que vous pour nous parler de la San Fermin; vous y avez maintes fois participé; vous avez couru, vous aussi, devant les taureaux, comme tout bon jeune navarrais qui se respecte; vous avez, j'imagine, dansé le fandango dans les rues de Pamplona, alors voulez-vous nous dire ce que vous pensez de ces fêtes?

M. Irujo - Volontiers, et je vous demanderai tout d'abord de n'être pas trop effrayé par mon accent. Vous vous y ferez.

Je voudrais vous rappeler que Voltaire, dans sa "Princesse de Babylone" disait des Basques que c'est "un petit peuple qui saute et danse au haut des Pyrénées". Je crois, en effet, que c'est la meilleure définition que l'on puisse donner des fêtes de Saint-Jean-de-Luz, Irun, Tolosa et Pamplona.

Pamplona, capitale de l'ancienne Vasconie, ~~le Navarre actuelle,~~ fait honneur durant ses fêtes, aux paroles de Victor Hugo, quand le poète dans "L'homme qui rit", déclare que "les Basques et les Grecs sont fils du soleil."

D'une façon moins aimable, Aymerid Picaud, pèlerin du Poitou, écrivait en 1140 dans son Codex Compestelanus, que le Basque en général, et le Navarrais en particulier "siffle comme le milan, chante comme le grand-duc et hurle comme le loup".

M.B.- En effet, ça c'est un peu moins flatteur. Mais ne nous arrêtons pas, M. Irujo, à ces calomnies, et comme on dit en espagnol vamos al grano. Venons au fait, c'est-à-dire à San Fermin.

M. Irujo - Eh bien, puisque vous avez assisté à la fiestas de chez nous, vous savez que le principal élément en est la joie, le soleil, sauter et danser. Tout le reste, pour essentiel qu'il paraisse, n'est qu'épisodique,
que,

, accidentel.

M. B. - Mais ce San Fermin, en l'honneur de qui tant de gens boivent, dansent et sautillent, et dont on pourrait dire, sans exagération, que c'est le saint le plus joyeux du calendrier, qui était-il? Car, je suis confus de vous le dire, mais il ne semble pas qu'on s'en soucie beaucoup pendant les fêtes.

(2) M. Irujo - Saint Fermin, de même que ~~Saint Zernin~~ et Saint Sturnin, ^(St. Zernin) a été l'un des évangélistes de Pamplona. C'est Saint Saturnin, évêque de Toulouse, qui l'a baptisé. Et c'est à Amiens, dont la cathédrale lui voue aujourd'hui encore un culte spécial, qu'il a été martyrisé. C'est en son honneur que mes compatriotes promènent sa statue en procession le 7 juillet.

(3) Mais comme je vous le disais tout à l'heure l'essentiel dans ces fêtes c'est la joie de ceux qui y participent, une joie spontanée qui envahit la ville du jour au lendemain. Que dis-je: d'un instant à l'autre. Quand le grand violoniste pamplonais Sarazate est mort, au siècle dernier, un observateur superficiel aurait pu croire que, étant donné la ferveur populaire qui entourait ce grand artiste, sa disparition donnerait un coup mortel aux fêtes de la San Fermin, mais il n'en a rien été. Vous connaissez le vieux cri: "Le roi est mort, vive le roi!" Eh bien, pour les fêtes de la San fermin c'est la même chose. Car le roi à Pamplona c'est le ^{peuple} chantant à la nature, à la vie, à la joie, à l'optimisme.

M. B. - Oui, c'est vrai qu'il y a un optimisme sanferminesque. On sait que les Espagnols transforment facilement les mots en adjectifs, c'est pourquoi, M. Irujo, entraîné par le sujet et par votre accent, je me permets cette licence de langage.

M. Irujo - Je vais vous donner un exemple de cet optimisme des Navarrais durant les fêtes de la San Fermin. S'ils ont au milieu d'eux une bouteille de cognac à demi-pleine, chacun d'eux pensera: encore une moitié à boire, mais aucun d'eux ne se dira: il n'en reste plus que la moitié.

M. B. - Vous avez raison, M. Irujo, on ne saurait trouver un argument plus éloquent en faveur de l'optimisme.

M. Irujo - Et si le Navarrais a quelque motif de préoccupation avant les fêtes, il fait comme cet Anglais auquel, au moment où il sort de son

bureau pour partir en week-end, on remet une lettre dont il croit qu'elle contient quelque chose de désagréable. Et l'Anglais se dit: "Je vais avoir une désagréable surprise lundi matin, en ouvrant cette lettre."

M.B. - Et si nous parlions un peu des taureaux. Vous savez que je suis un aficionado si vous ne l'êtes pas.

M. Irujo - Oui, en effet, l'une des attractions des fêtes de la San Fermin, ce sont les taureaux. Et d'une manière plus particulière le spectacle barbare et primitif de ce qu'on appelle l'encierros, qui est très attachant, y compris pour ceux qui comme moi ^{même} ne comprennent rien aux taureaux et qui n'aimes pas ^{beaucoup} ce spectacle de sang et arène.

M.B. - Passons, M. Irujo. Glissons là-dessus, je vous en prie. Sinon, nous allons nous lancer dans une discussion qui nous éloignera de notre sujet et qui me vaudra des lettres de protestation.

M. Irujo - Si les corridas disparaissaient des fêtes de la San Fermin, croyez-vous que ces fêtes cesseraient pour autant d'exister? Pas du tout. Elles continueraient comme maintenant.

M.B. - Peut-être, mais elles perdraient beaucoup de leur éclat.

M. Irujo - Pas du tout! Et d'ailleurs, vous avez vu comment on regarde ce spectacle à Pamplona? Il n'existe pas d'arènes en Espagne ou à Mexico - ce sont les uniques cirques taurins que je connaisse.....

M.B. Ce n'est déjà pas si mal.

M. Irujo - Il n'existe pas d'arènes où le public s'intéresse moins à ce que font les toreros qu'à Pamplona. Le gens, sur les gradins, pensent davantage à chanter, boire, sauter et manger, qu'à regarder la corrida.

M.B. - Cela m'a beaucoup indigné parfois.

M. Irujo - C'est comme ça. Dans toutes les arènes, quand les matador prend l'épée, c'est un silence quasi religieux, mais à Pamplona, comme vous avez pu le voir, cela arrive rarement. Si tant est que cela arrive.

M.B. - Hélas! Mais je vous ferai remarquer aussi, M. Irujo, que cela a parfois du bon. Quand le torero a mal travaillé, alors que partout ailleurs on le huerait, à Pamplona non: les gens se mettent tous à chanter et à danser sur les gradins.

M. Irujo - Naturellement, c'est pour ça qu'ils sont venus! Et si vous faisiez un plébiscite parmi eux pour leur demander ce qu'ils préfèrent de l'encierro ou des corridas, ~~eh bien le résultat serait le même que celui qu'a obtenu de Gaulle à votre referendum. C'est l'encierro qui l'emporterait,~~ *a une presque unanimité.* ~~dans les mêmes proportions.~~

M.B. - Eh bien moi, M.Irujo, j'ai dit oui à de Gaulle, mais je dirais non à l'encierro si l'on me mettait dans la tragique obligation de choisir entre lui et les corridas.

M. Irujo - C'est que vous n'êtes pas Navarrais. Parce que un Navarrais, un Basque en général, prend plus de plaisir qu'à la corrida dans ce que nous appelons le "Kale-jira".

M.B. - Qu'est-ce que c'est que ça?

M. Irujo - C'est ces farandoles, ces chaînes sans fin, que vous avez vu, et dans lesquelles hommes et femmes se tenant par le bras, courent dans les rues et les places, pénétrant dans les cafés, dans les restaurants, pour y répandre la joie de tous côtés. Ils l'imposent à tous comme un phénomène de contagion collective,

M.B. - Vous avez raison: on ne peut pas résister à une telle alegría.

M. Irujo - J'ai vu à Pamplona un Norvégien grand, déglingané, à la fois intéressé et ahuri, qui a été entraîné tout à coup par une de ces chaînes, après qu'un garçon s'était approché de lui pour lui dire: "Mister, ici personne ne doit s'ennuyer." Et le lendemain, le Norvégien était l'un des garçons les plus brillants du groupe qui l'avait adopté. Il sautait et dansait comme tout le monde.

M.B. - C'est-ce qui est arrivé à ma femme aussi. Tout à coup elle a disparu. Elle n'était plus à mon côté, comme il était de son devoir d'y rester. Et je pensais déjà que je ne la retrouverais plus dans la foule. Et soudain, je l'ai vue, les bras levés, qui dansait le fandango dans un groupe. Elle prenait sa première leçon.

M. Irujo - Vous avez pu remarquer que la rue à Pamplona durant les fêtes, est un tohu-bahu dantesque. Mais vous avez observé aussi qu'il n'y a ni disputes, ni grossièreté. Aucun geste déplacé à l'égard des jeunes filles qui participent à la fête. Elles sont moins nombreuses

dans les chaînes que les hommes, parce que San Fermin est surtout une fête d'hommes.

M.B. - Vous avez raison, et cela m'a beaucoup frappé ; une femme peut se promener dans cette foule sans être le moins du monde importunée, C'est là un des plus hauts signes de civilisation, de courtoisie que l'on puisse voir. Une foule qui se laisse emporter par le plaisir, cela verse trop souvent dans la vulgarité, dans la grossièreté ; à Pamplona, pas du tout. Rien ne pourrait mieux témoigner de la noblesse de ce peuple.

M.Irujo - Il est une distinction essentielle entre ces fêtes et celles des autres villes, et je voudrais la marquer. A Nice ou à Monte-Carlo, par exemple, ce sont des figurants qui défilent. Pamplona c'est le peuple tout entier. Le chœur grec a survécu, à traversé les siècles, grâce aux fêtes de la San Fermin. Et ^{si} le peuple cessait d'y jouer son rôle ces fêtes cesseraient d'exister. Mais tant que le peuple y participe comme acteur, il importe peu qu'il y ait des concerts, des corridas ou des encierros.

M.B. - Et pourquoi ce phénomène a-t-il lieu à peu-près exclusivement en pays basque, selon vous ?

M.Irujo - Oui, pourquoi l'étranger se sent-il attiré d'une manière aussi irrésistible par les fêtes de San Fermin ? Eh bien, je pense que l'explication de cela pourrait nous être donnée par un sociologue. Dans la langue basque "arrotz" signifie aussi bien étranger que hôte. Pour mesurer l'importance de cela, il faut se souvenir qu'à Rome "hostis" désignait à la fois l'étranger et l'ennemi.

Je voudrais vous donner un autre exemple du même ordre linguistique. La Déclaration universelle des Droits de l'Homme faite par les Nations Unies dans toutes les langues du monde, offre la singularité que, là où le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, et les autres idiomes utilisent le mot "droit" (droit à la vie, à la liberté, à la sécurité etc.), en langue basque on utilise le mot "devoir" comme dans le Décalogue.

(9) Une des traditions basques, celle de l'Arbre "Malato", dont

demeurent des témoignages écrits de l'époque médiévale, nie le droit de conquête, de butin, et admet seulement comme juste la guerre défensive, et cette tradition fait une obligation aux combattants basques de clouer leurs armes à l'arbre Mythique situé ^à la frontière de la patrie. C'est là une philosophie diamétralement opposée à celles des indo-européens qui conquérèrent tout l'Occident où ils érigèrent la civilisation occidentale.

Les Basques primitifs, antérieurs à la venue des indo-européens sur notre continent, et pour lesquels hôte et étranger était une même et se seule personne, demeurent vivants dans leurs descendants actuels qui exaltent le soleil, la vie, la jeunesse éternelle durant les Fêtes de San Fermin de la capitale de la Navarre.